

jean cardonnel
**j'ai épousé
la parole**

voies ouvertes

gallimard



*A mes amis et à mes ennemis
sans qui j'en serais réduit à moi.*

PRÉFACE

Rencontre avec Jean Cardonnel. On a beau se méfier de la rumeur : on se laisse avoir. J'avais cru qu'il n'était qu'un R.P. de plus, vulgarisateur intelligent, tribun de surcroît, sincère et habile à organiser son propre succès par souci apostolique et content dans les tourbillons qu'il provoquait. Son carême à la Mutualité en mars 1968, ses interventions aux côtés de Jean-Paul Sartre, ses démêlés avec les Pouvoirs aussi bien qu'avec les évêques, répercutés par une presse qui est contrainte à faire théâtre de tout, avaient contribué à donner l'image d'un de ces apôtres agités, des projets à long terme plein la tête, qui tantôt par l'apologétique traditionnelle, tantôt dans la contestation, tentent de réduire l'énorme fracture qui s'est produite entre le christianisme et le monde afin de permettre à l'Église de retrouver la puissance avec des moyens mieux adaptés.

J'ai su dans l'instant que Cardonnel était beaucoup plus dangereux. C'était écrit dans son regard et dans sa voix. Rien d'étonnant qu'on lui ait fait une réputation de gauchiste, de maoïste, d'anarchiste, à tout hasard. Les mots dispensent de l'attention. J'avais en face de moi un homme candide et intraitable : un homme du Paradoxe parmi des administrateurs et des diplomates, prophète d'un Évangile abrupt dans une société qui l'a naturalisé. Aucun sens des opportunités. On l'expulsait, ou le convoquait : mais on n'avait pas de prise sur lui. Il n'avait rien à perdre, rien à gagner. Il fallait bien reconnaître qu'il était fidèle. L'homme sincère et le théologien impressionnaient les évêques qui en étaient

réduits à trouver des expédients pour l'empêcher de jeter la perturbation dans le paisible troupeau.

J'avais devant moi un homme blessé et joyeux qui ne semblait avoir nul besoin des petits bonheurs. Il ne se marierait pas. Il l'était : il faisait corps avec son engagement.

L'idée ne lui serait pas venue d'écrire. Son livre est le prolongement d'une conversation. Je le dis parce qu'il ne faut pas s'imaginer Cardonnel poussé par la complaisance et la nostalgie, occupé à rapporter des événements et à régler quelques comptes. Ou bien c'est qu'on ne sait ni lire ni écouter. Par-delà le bric-à-brac des événements et circonstances la Parole perce qui appartient à tous et à personne et ne cesse de dire à travers la voix blessée et joyeuse la passion de la Justice et le goût de l'Espérance.

Jean Sullivan.

Il était une fois deux mères

Somme toute, mon grief à leur égard est assez mince. Nous n'avons fait qu'échanger des mots. Quand j'étais en terre provençale, des enfants venaient sangloter à mes oreilles quelques bribes de confidences dont le leitmotiv chante toujours en moi... « Il m'a dit des noms... » C'est fou, le nombre de gens qui ne se relèvent plus du fait que leur a été collé un nom. *Pleure, ô pays bien-aimé* me plonge dans l'histoire du vieux pasteur saisi par la découverte de son fils devenu assassin. « Qu'est-ce qui se brisait dans un homme pour qu'il devînt capable d'en tuer un autre? » Il faut la déchirure du plus intime, du secret, de la question de fond, il ne faut rien moins que la rupture du lien le plus fort, constitutif de l'amitié qui, d'un côté, s'était crue révélatrice et brusquement, hagarde, se voit bafouée, pour qu'un homme soit contraint de tuer. Alors, l'ombre d'une petite moustache se dessine, je la vois flotter, suggérer la mère qui barre un front en même temps qu'elle divise l'histoire et trace la seule frontière.

J'approche, moi aussi, d'une frontière puisque va sonner l'heure de mon demi-siècle, mais à quel cadran? Celui d'amitiés innombrables et d'inimitiés solides qui, avec la tentation du désespoir surmonté, de l'abondance des morts, me donne la certitude, parfois inéprouvée mais toujours implacable, de vivre. Le meilleur début consisterait à dire ma date de naissance. Mais tous mes amis savent bien qu'il m'est impossible de fixer

le jour où je suis né. Pas plus d'ailleurs que je ne me découvre capable de préciser les jours où je suis mort. Il me semble au départ que c'est ma vie qui fournira la matière de mon livre; et puis, tout se bouscule, les plans valsent, se confondent, les catégories éclatent et je me surprends dans la nécessité, dans l'acte d'écrire l'histoire d'un flot de destinées, d'une masse, d'un mélange inouï, d'une confusion, d'un peuple. Parler de moi, c'est parler de tant d'autres. Je ne sais plus qui m'a transmis ce mot dont l'auteur serait la femme de Marx. Elle voulait caractériser son mari. « C'est un égoïste; il ne pense qu'aux autres. » Mais rien ne m'empêche de proférer, tout me pousse au contraire à dire ce qui revient au même : « Ce sont des altruistes, ils ne pensent qu'à eux. »

Tous mes malheurs en même temps que ma joie fondamentale viennent de mon ambiguïté. C'est le mot par lequel ils me désignent, croyant m'assassiner alors que je leur dois d'être toujours davantage suscité. Je suis taillé dans l'ambiguïté, ma mère m'a enfanté dans le paradoxe. Ce ne fut jamais l'affaire d'un jour. L'ambiguïté, c'est le type de ce en quoi on ne peut naître une fois pour toutes. Le paradoxe, ce serait par trop facile de s'y caler, de s'y installer, les pieds au chaud et d'y roter, d'y flatuler tout à son aise. Un évêque, fils de cette race qui a plus de plomb que d'ailes, a cru bon d'affirmer sur mon compte : « Le paradoxe? Si je voulais, je pourrais en dire, moi aussi. — Chiche! Monseigneur, ne vous gênez pas. Dites-en un, seulement un, le tout petit paradoxe. Dites-le, et essayez d'en vivre. »

A la vérité, il n'est pas un seul événement qui ne me retrempe dans l'ambiguïté, qui ne me renouvelle dans le paradoxe. Un sage de la caste qui se prenait pour disciple de l'Heureuse Nouvelle, un déserteur, par le biais de l'enseignement, de l'incurable didactisme, des promesses juvéniles de son éloquence, m'a écrit pour me démolir cette phrase imbécile et signifiante : « Le paradoxe est un condiment, n'en faites pas un aliment. » Quand je vous dis que mon reproche à leur égard est assez mince — dérisoire au sens du grain de sénevé. Au

départ, vous croyez que ce n'est rien, un incident, une bêtise, un fait divers. Après plusieurs entrevues, des négociations, on pourra s'entendre, s'arranger. Mon grief n'a pas de consistance, au début — simple question de mots — mais, à force de négliger le petit rien, de répéter qu'il sera traité demain, plus tard, parce qu'avant, il faut expédier les affaires courantes, régler le loyer, penser au prochain le plus proche, au mec d'à côté, au gars d'en face, au bien de la France, au secteur foi, à son équilibre personnel, les griefs grossissent, les affaires se multiplient, menacent de s'envenimer jusqu'à devenir l'Affaire; le reproche, mince voici des années, se dessine colossal. Ce qui n'était qu'une question de mots se métamorphose en procès, en supplice du verbe.

Ce bon Père que je croyais jovial, mais dont la doctrine, la possession de la vérité avaient fait un inquisiteur, riait avec les jeunes et votait avec les vieux. Fallait-il nous fâcher pour un bout de phrase? Mais sa remise en place du paradoxe, sa manière de le caser, de le réduire accusait entre nous une divergence qui portait sur le fond. Pour lui, que l'université dominicaine de Fribourg avait rangé à jamais dans les tiroirs d'un thomisme essoufflé, le paradoxe pouvait tout au plus assaisonner les grands plats préparés par le bon sens. C'est l'ordre des choses, la hiérarchie des êtres, le gouvernement de l'univers, la stabilité sociale, la majorité silencieuse qui constituent le plat de résistance. On mange, on bouffe de l'ordre; ils sont légions ceux qui se nourrissent du bon sens, de la sagesse, qui s'en remplissent, l'engloutissent, le transforment en leur substance. La folie, la naïveté, la foi dans l'avènement des mille liens qui resserrent les filets d'une humanité amicale, ils s'en purlèchent à peine les babines déjà saturées, ce sont leurs amuse-gueules. Je fais mon potage, ma nourriture de base, mon steak populaire, partageable à l'infini, de ce qui est au mieux leur digestif, leur pousse-café. Ils s'assoupissent avec cela même qui m'ouvre l'appétit. Le principe de leur engourdissement, de leur sieste stimule ma vitalité, m'entraîne au plus fort du combat. Ainsi, naît le malentendu, nous n'avons pas le

même rythme. Le paradoxe pour eux ne s'emploie qu'au pluriel. Ils ne construisent que des relatives avec ce qui fait l'ossature, la charpente de ma proposition principale. Des paradoxes, ils en disent, ceux du moins de leur maffia qui sont doués, dans la ligne de la palette bourgeoise des talents. Des paradoxes donc, ils en citent, ils en alignent à l'instant où, sur un seul, je fonde ma vie. Les paradoxes ne leur sont que les trouvailles de diction d'un homme illustre. Pour moi, le paradoxe, c'est quelqu'un, la seule personne parce que cachée dans la passion d'une croissance massive, anti-sélective, de tous. Là, je suis intraitable. Il y va de la vie d'une foule : n'attendez de ma part aucune concession à celui qui ne donne pas aux mots rendus nerveux par le Verbe, le même sens que moi.

Le maître de Fribourg faisait du paradoxe la bulle de surface d'une histoire fondamentalement ordonnée, conservatrice. Le paradoxe n'était que l'accident de ce dont le plat bon sens, la signification objective demeuraient la substance. La folie, la subversion ne se greffaient que pour une saison, l'espace d'un printemps, sur le tronc épais des vérités premières...

Depuis, toutes mes prises de parole ou plutôt ma prise plus radicale par la Parole, n'ont fait qu'accentuer l'opposition, creuser le fossé entre eux et moi. Ils me font un reproche de ce qui est mon honneur : je suis ambigu, paradoxal. Alors que l'on peut tout tirer de ce qu'ils disent, personne n'en vient à se méprendre sur le sens de ce que je parle. A cette passion de la Parole comme unificatrice du monde, le vieux maître en théologie a donné un nom : la paranoïa. Ce à quoi leurs concepts ne s'ajustent pas, ce qu'ils n'expliquent plus, ce qui les déborde, ils le clouent au pilori de leurs classifications pathologiques...

Ici encore, la petite mèche barre mon chemin; quand elle prend l'air charmeur, vaguement coquin du bellâtre ou de la séductrice exercée, on l'appelle un accroche-cœur. Mais la mèche qui déränge l'ordonnance des cheveux séparés par la raie classique, la mèche dont je vois qu'elle dépasse, s'élargit en point d'interrogation, la main à demi glissée dans le gilet blanc, le soupçon du bicorné, la tabatière disparaissent avec

les souvenirs d'enfance de ma première admiration historique. Quand les tendances se forment, Napoléon apparaît comme la première silhouette qui exerce sur moi sa fascination à la manière d'un premier amour.

Un mien petit cousin d'âge plus avancé faisait dans les fers à l'enseigne d'une puissante forge qui évoquait le cyclope Polyphème. Sa taille de Français moyen ne correspondait nullement à l'enclume gigantesque qui avait pour rôle de donner signification sacrale, mythologique à sa profession. Mon cher cousin avait le chic pour fournir des efforts disproportionnés d'avec le but qu'il poursuivait. C'est ainsi qu'il s'était démis une épaule et même légèrement perturbé la colonne vertébrale en se baissant avec trop de précipitation pour ramasser un escargot. Il se peut que ce soit l'un des seuls jours où l'audace l'ait emporté chez lui sur la prudence... Celui qui m'était attaché par les liens d'un cousinage au second degré fuyait l'âpreté de la concurrence industrielle où son métier le plongeait, par des songes sur l'épopée napoléonienne. Loin d'être le guerrier qui se reposait par une autre forme de sa dépense virile, c'est au soudard sublime reconstitué dans le rêve sans danger que mon cousin demandait le meilleur de son dépassement, le plus noble de son oubli du reste. En cela d'ailleurs comme en tout, il se montrait bon Français, encore que, de la France, il se soit fait une idée moins démesurée que celle du plus illustre de ses compatriotes. Mon oncle, auquel je dois un aspect du goût de la cocasserie, des rapprochements insolites, du cliquetis des mots, me confiait avec tendresse à propos de mon cousin aux rêves impériaux — ceci quand nous visitions le Louvre, devant l'Empereur sombre, brisé par l'hiver russe — « l'original se trouve chez Éloi... ». Mon cousin, pareil aux boutiquiers qui succèdent, non sans peine, à un grand visionnaire, vendait du fer, sous le signe de l'ancêtre dont il croyait descendre.

Mais aujourd'hui, c'était moins la première mèche qu'une seconde qui me préoccupait : Adolf — un autre petit caporal — le soldat inconnu en qui des foules se reconnaissent. D'où venait une telle fascination ? J'accumule tous les documents

qui se peuvent trouver sur ce personnage. Dans les librairies, dans les gares, dès qu'une croix gammée, la grande casquette avec l'aigle d'or se profilent sur une couverture, je réclame l'ouvrage. Pourquoi? Pour comprendre. Pendant des heures, il m'est arrivé de regarder ce visage quelconque, inexpressif. Je scrute ces traits : pour déchiffrer l'énigme. Avec ce triste sire, aussi, je suis né — avec cet homme qui mit tout son honneur à n'en être pas un. Comment a-t-il pu atteindre ce degré dans la rage de détruire? S'en tirer en déclarant qu'il était fou, un cas pathologique, la paranoïa poussée à ses conséquences extrêmes, n'explique rien. L'énigme demeure entière, elle s'épaissit. Qui est Adolf? J'entends toujours sa voix. Ses cris dressaient tellement un peuple qu'ils ne pouvaient être que l'image hideusement déformée de la Parole qui met ensemble tous les hommes debout. Mais d'où me vient la certitude absolue, traversée d'éclairs de doute, qu'il existe la Parole capable d'électriser les masses humaines, de les susciter, de les ressusciter, dans la pulvérisation des frontières, en forme d'humanité?

Pourquoi une parole comme celle d'Adolf, du moins pour un temps aussi jonché de morts, et de morts torturés, et de morts déchiquetés, passe-t-elle la rampe du monde avec beaucoup plus d'aisance que la Parole clouée comme un papillon dans les vitrines d'amateurs d'ailes à jamais privées d'envols?

Qui est coupable d'Adolf?

Ce siècle avait vingt et un ans. Les Kremlin remplaçaient les soviets. Déjà les vieux tyrans perçaient sous les tribuns. Déjà les pétrisseurs de peuples se détachaient à l'ombre des leaders en fleurs. C'est aux vingt ans, donc à l'adolescence du xx^e siècle, que Benito Mussolini a marché sur Rome. Il nous devient par trop difficile de saisir le trajet qui conduit des socialistes révolutionnaires, de la nécessité d'une subversion internationaliste à la frénésie du pouvoir et de l'ordre. Décidément, on gouverne et on enseigne à droite. Il faut une Parole qui, pendant des siècles, s'attaque à la racine des habitudes d'exister pour un peu soulever une pâte humaine farouchement décidée à rester ce qu'elle est. Je ne peux pas admettre qu'Adolf soit né monstrueux. « Qu'est-ce qui se brisait dans un homme pour qu'il devint capable d'en tuer un autre?... »

Comme tout le monde, l'homme à la mèche était né pour créer; je suis sûr de l'avoir rencontré souvent, avec son appétit d'exprimer, une envie incroyable de travailler pour percer, ne pas en rester au point où le ramenaient les habitudes. Son père voulait en faire un fonctionnaire car les auteurs de nos jours qui fuient se défont rarement du vice que constitue le sens des réalités. Tous les Adolf du monde sont travaillés par le délire de la créativité dont se gausse jusqu'à l'étouffer la médiocrité inhérente au groupe.

Je l'entends d'ici dans ses monologues sans fin qui aboutissent toujours aux ruminations de l'enfance.

« Ah! vous ne voulez pas que je crée? Ah! vous ne me reconnaissez pas créateur? Alors, je vous ferai payer, je vous ferai voir ce dont je suis capable! » Que l'on en juge!

L. Shirer a raison de parler d'un mauvais départ. Il faut beaucoup de solidarités inventives pour réparer les dégâts d'une manière prosaïque, terne, de partir. Lorsque son père prit à cinquante-huit ans sa retraite d'administration des douanes, Adolf en avait six... Quand il eut onze ans, Adolf fut envoyé au collège de Linz, sacrifice pécuniaire pour son père qui avait l'ambition de voir son fils suivre ses traces en devenant fonctionnaire de l'administration autrichienne; mais c'était bien la dernière carrière dont voulût rêver le jeune Adolf.

« Quoique je n'eusse encore que onze ans, a rapporté Hitler, je fus forcé de résister (à mon père) pour la première fois... Je ne voulais pas devenir fonctionnaire civil. »

Le récit de la lutte acharnée, incessante du jeune garçon — même pas adolescent —, livrée à un père obstiné et, a-t-il assuré, dominateur, est une des rares données biographiques que Hitler a notées dans *Mein Kampf*... Leur conflit amena la première manifestation de cette volonté pleine de superbe et d'intransigeance qui allait emporter Hitler si loin, en dépit de difficultés apparemment insurmontables et qui, écartant tous les hommes et tous les obstacles, devait marquer l'Allemagne et l'Europe d'une indélébile empreinte.

« Je ne voulais pas devenir fonctionnaire, non, cent fois non. Toutes les tentatives faites par mon père afin de m'inspirer de l'attachement ou de l'intérêt pour cette carrière à l'aide d'anecdotes tirées de sa propre vie produisaient en moi l'effet exactement contraire. Je... ressentais un dégoût physique à l'idée de rester dans un bureau, privé de ma liberté, perdant la faculté de disposer de mon temps et contraint de passer toute mon existence courbé sur des piles d'imprimés à remplir... Un jour, je compris clairement que je voulais être peintre. Mon père fut abasourdi : « Peintre? Artiste? » Il douta de ma raison ou peut-être pensa-t-il avoir mal entendu ou mal compris.

Mais, quand il eut bien saisi de quoi il s'agissait et notamment quand il eut constaté le sérieux de mes intentions, il s'y opposa de toute la force de détermination dont il était pourvu... "Artiste! non! Jamais tant que je vivrai..." Mon père ne voulut absolument pas se départir de son "jamais"! ni moi de mon "si"! On ne sait jamais ce qui sortira du petit fonctionnaire que l'on veut projeter sur tout homme, artiste, poète, créateur en puissance. Il en sort des fours crématoires construits et remplis avec la complicité minutieuse des bureaucrates recrutés par l'artiste humilié. C'est déjà terrible, la cassure, la déchirure qui se produit chez un homme pour qu'il en vienne à tuer un autre! Mais qu'est-ce qui peut bien mourir chez un homme pour qu'il devienne capable de tuer des millions d'autres?

Puisque vous ne m'accordez pas le droit d'inventer, alors je vais m'imposer. Tous les grands massacres de l'histoire naissent de la tuerie systématique des créateurs en herbe. Notre monde n'est qu'une machine à broyer la chance poétique qui se cache en tout homme. Les Adolf déchaînés ne sont que déploiement de vengeance des Mozart écrasés dans l'œuf. Je vous affirme que rien n'est plus sacré qu'une question de mots. Ils nous mentent autant au moment où nous devenons cadavres qu'à l'instant où nous sommes fœtus. Edmond Michelet vient de mourir; les journaux qualifient l'assistance de « recueillie ». Mais, pour un enterrement officiel, l'assistance est recueillie du mouvement même qui fait que le père est noble, la veuve inconsolable et la soubrette accorte. Les épithètes prennent leur place retenue depuis toujours auprès de substantifs employés sans surprise. Devant quoi voulez-vous vous incliner, « triste et fier » comme M. Chaban-Delmas, sinon devant une dépouille, à moins qu'il ne s'agisse des restes? Si l'on vous donne à choisir, quand vous êtes entraîné vers votre demeure qui ne peut être que la dernière, selon la logique d'un langage plat en vertu duquel toute soubrette se voit condamnée à être accorte et tout père à rester noble, quelle solution adopter? Vous faire qualifier de dépouille ou de reste?

Le langage ment autant pour la fin que pour le début. Tout

d'un coup, « il n'est plus »; auparavant, « il venait au monde ». Mais au nom de quel droit pouvons-nous déduire qu'il n'est plus du tout de ce simple fait qu'il ne soit plus ici ou là? Nous sommes tellement aveuglés par le sens des réalités au pluriel que la Réalité nous échappe dans ce qu'elle a de singulier. Quand mon père est mort, je sais maintenant, de source sûre, qu'il ne se trouvait plus ici, dans le coin d'espace, la portion de temps où pour le moment, je vis. Mais tout me crie en style de certitude qu'il vit aujourd'hui à plein, d'une manière qui passe la description puisque le fait de décrire est prisonnier des catégories rivées au semblant d'existence que nous prenons pour l'acte d'exister. Qui veut nous faire croire que l'on nous met au monde? Allons donc, nous sommes tout juste mis à un petit couple, à papa et maman, à un gentil ménage, à l'appartement du quatrième, aux relations du voisinage, à l'horizon de la ligne bleue des Vosges qui s'annexe le grand nom de monde. Quand on commence ainsi à mentir en confondant le monde avec le petit jardin où la parenté échange des riens, on ne peut que crever définitivement à l'instant où la famille ne vous voit plus là. Lorsque le monde est mon quartier, mon couvent ou mon bureau, il devient fatal que je ne sois plus rien du tout à l'heure où l'on ne me voit plus là.

Voilà pourquoi votre fille est muette.

Mu par un instinct policier, je veux savoir qui a fait le coup pour Adolf. La sagesse bourgeoise s'en tire en disant qu'il a toujours été comme ça. C'était sa nature, il n'y pouvait rien. Avant la guerre de 1940, vers mes dix-sept ans, j'imitais cet homme; il exaltait la puissance magique de la parole parlée.

Charlie Chaplin a eu le coup de génie d'imaginer un sosie d'Adolf, sa possibilité fraternelle, le petit barbier juif. En raison d'un extraordinaire malentendu, à cause de la similitude des traits, c'est la Parole d'amitié universelle, de convocation des peuples qui retentit, proférée par le petit homme revêtu de l'uniforme des assassins. Je suis donc sur la piste... mon flair ne m'avait pas trompé. La chère vieille dame anglaise, Agatha Christie, s'est complue à inventer le Britannique fermé aux

grandes intuitions mais accompagnateur du Belge Hercule Poirot qui, lui, devine pendant que l'autre constate. Hastings le confident s'écrase le museau sur quelques empreintes digitales mais Hercule, l'œil fixe, la moustache en bataille, demeure immobile : « Moi, je pense », articule-t-il. Je formule alors, en première approximation, mon grief qui s'amplifie avec l'âge : ce sont des Hastings. Ils ne voient rien venir; ils ratifient ce qui inéluctablement s'est produit. « Hastings, vous avez le don de voir ce qui crève les yeux. » La chère Agatha s'amuse à écrire comme si elle était Hastings avec cette profondeur qui laisse courir le leitmotiv : chacun de nous par son consentement à la fatalité, sa fuite de l'invention, de la foi en la création unanime, a de l'Hastings en lui. J'ai imité dans mon enfance le délire oratoire d'Adolf par pressentiment du génie de parole populaire que l'on avait très tôt cassé en lui. C'est par rage de ne pouvoir rassembler les hommes dans la naïveté fondamentale qu'Adolf a coagulé toutes les rancœurs. Mais alors, qui tirait les ficelles? Qui a figé le rire enfantin en rictus démoniaque, qui a fait signe d'une menace de mort la mèche interrogative et confiante du départ?

« Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte. » Et le siècle n'avait que vingt et un ans. Même dans la trente-quatrième année du siècle, rien n'était encore perdu : Adolf aimait sa nièce Geli dont personne n'a pu dire comment elle était morte. Alors, il s'enfermait dans le mutisme et vivait la crise de sa destination fondamentale.

« A quoi bon faire de la politique, pour qui? Pourquoi? »

Oui, même dans la trente-quatrième année du siècle, rien n'était encore perdu. Tous les Adolf pouvaient changer. Mais les serviteurs de la Parole se sont tus. Je vous disais que mon reproche à leur égard devient terrible et s'agrandit avec le temps. Ils n'ont pas proféré le Verbe. Les Adolf attendaient inconsciemment la Parole et vous savez ce qui leur était offert? un traité, un concordat. Qui aurait eu le courage de réveiller en Benito le révolutionnaire des candeurs juvéniles? On pouvait, on se devait de l'assourdir par la Parole et il n'a eu que

les accords du Latran. Il était temps de parler prophétiquement à Adolf et il n'a eu que le concordat de Pacelli. Il est toujours un moment dans la vie d'un homme où bourdonne l'attente du prophète. Quand, à sa place, se radine le diplomate, là où pouvaient encore s'allumer les torches du banquet mondialement fraternel, les coutelas s'aiguisent et c'est la « nuit des longs couteaux ». Que l'on ne m'accuse pas d'exagérer : un Strasser et beaucoup d'autres voulaient faire la seconde révolution, la socialiste après la nationale.

Il est vrai que la première avec son racisme gangrenait déjà les possibilités de la seconde. L'association des rancœurs s'était depuis longtemps substituée à la convergence des énergies créatrices.

... Mais les hommes d'État se méfient d'abord des révolutions populaires : ils s'empressent de leur imposer les carcans de l'ordre et de la nation. Ce sont les soviets, les comités de base qui affolent les réalistes et leurs diplomates. Alors, très vite, le Parti coiffe les soviets. Même du temps de Lénine, le Parti annonçait l'appareil, le couvercle qui contenait, qui maintenait dans l'ordre le bouillonnement des profondeurs populaires. Tout commence avec la coiffure chargée de ramener au sens des réalités les mèches désordonnées. Le Parti qui coiffe les soviets, c'était déjà la casquette de Jojo le Géorgien. Tout se remettait en place. ... J'en reviens irrésistiblement au vieil Hugo : « le Parti remplaçait les soviets. Déjà le grand Jojo perçait sous les tribuns... » Ce siècle avait pourtant vingt et un ans. Tout était possible... et ils ont recommencé comme avant, avec la force des vieilles habitudes. Je ne peux pas accepter que les vieilles habitudes s'installent à toute allure là où se dessinaient les grandes innovations. C'est que les grandes innovations ne vont pas à la racine. C'est que les grandes innovations ne sont pas assez novatrices. Elles traitent avec l'ordre.

Dans le primat donné par Lénine au Parti avec sa discipline de fer, quasi militaire, il y avait déjà l'ombre du retour au Père des peuples, au tsar, à Dieu. Jo le Géorgien n'a eu qu'à régler le tout, avec son instinct d'organisateur, ses plis de séminariste,

son goût d'ordre cosmique arbitré par le Seigneur Tout-Puissant. Pour Jo, l'univers est une théodicée où tout puise sa justification dans le monde actuel, décrété le meilleur des mondes possibles.

Mon grief se précise à leur égard : ils ne croient qu'à une théodicée, à une métaphysique du sacré. Tout au plus, ils acceptent une théologie du Verbe ou plutôt du Fils mais greffée sur une théodicée préétablie. Voilà, nous y sommes : c'est toujours le paradoxe, à la rigueur accepté, toléré comme condiment mais récusé comme aliment. Il assaisonnait le plat de résistance, il ne le sera pas. On lui accordera d'être le fou du roi, mais pas le roi, parce que le roi, c'est autre chose.

Ah! oui, le combat est terrible! Mes adversaires sont de taille — le compromis désormais ne sera plus possible —, question de vie ou de mort. Ils ne veulent pas que le Verbe soit le dernier mot. Parce que, pour eux, le Verbe qui prend corps n'est qu'un accident métaphysique, la parenthèse attendrissante, de compassion, de solidarité, d'un scénario qui reste d'ordre, de conservation, de Dieu souverain. Il y a bien le Verbe, incarné pour un temps, pour les jobards, pour les songe-cieux. Mais Dieu, c'est autre chose, c'est pour les gens sérieux. Parce qu'ils préfèrent l'ordre à l'aiguillon prophétique de la justice, ils n'ont rien dit sur le massacre des petits juifs.

Par contre, entendez-les gémir, déplorer quand il s'agit de certains juifs qui ne sont plus errants, nomades, mais installés au point de se former en État reconnu par les grandes puissances puisque devenu comme l'un des leurs, pareil aux nations. Ils ne s'aperçoivent plus dès lors, ils ne peuvent pas voir que d'autres petits sont massacrés en vertu de leurs accords entre puissants. Ils croient se faire pardonner les crimes d'antan, les complicités de jadis alors qu'ils les rééditent. Je les vois agir comme si c'était une question de race; or, c'est l'appartenance commune au peuple des sans-patrie parce qu'ils ne peuvent vivre que par l'avènement de la patrie universelle.

Le vrai juif, c'est celui que l'on ne peut caser dans le découpage en nations. Le vrai juif ne peut respirer que dans l'humana-

Il était professeur parce que notre société ne reconnaît pas le métier de poète ou d'écrivain public... un peu comme je suis prêtre parce que c'est la couverture sociale des activités de prophète ou d'agitateur de base 🍀 Jean Cardonnel 🍀